Document generated on 06/23/2025 11:25 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

De l'amour différent

Maurice Elia

Number 191, July–August 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49309ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Elia, M. (1997). De l'amour différent. *Séquences*, (191), 13–15.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DE L'AMOUR DIFFÉRENT

KEVIN SMITH

Clerks (1994), **Mallrats** (1995),
Chasing Amy (1997)

Barry Levinson, au début de sa carrière, avait fait de sa ville natale, Baltimore, un lieu fétiche: ce fut le site de quelques-uns de ses grands films (**Diner**, **Tin Men**, **Avalon**); en outre, il a créé la Baltimore Productions. Kevin Smith, c'est un peu la même chose. Ses trois premiers longs métrages portent la marque de son État natal — ils font d'ailleurs partie de ce qu'on appelle déjà la *New Jersey Trilogy* — un État si proche de l'immense métropole qu'il semble vouloir constamment et ardemment s'en démarquer. En fait, il s'agit de quelques banlieues du centre du New Jersey où Smith a grandi et où il continue de vivre et de travailler.

Un autre lien entre ses trois films: les trois très-à-l'aise-dans-leur-sexualité *sœurs Jones* (appelons-les ainsi à défaut d'une identification plus offi-

Ben Affleck et Joey Lauren Adams

CHASING AMY

Que les homosexuels ne se formalisent pas: **Chasing Amy** est une comédie romantique qui ose donner des tournures novatrices aux orientations sexuelles de tout un chacun. Mettons de côté l'immaturité de certaines scènes, le côté faussement drôlatique d'une ou deux situations; ce film essaie d'élargir nos horizons, nous demandant de partir à la recherche du bonheur, de l'amour, quels qu'ils soient, où qu'ils soient.

Lorsque Holden se rend compte qu'il est tombé amoureux d'Alyssa (qu'il sait lesbienne), plus rien ne va et rien ne devient plus essentiel que de le lui faire savoir. Lorsqu'Alyssa réalise qu'elle passe avec ce jeune homme des après-midi bien trop agréables pour être uniquement classifiés sous la bannière de l'extrême amitié, son esprit fait des bonds dans toutes les directions. Leur commune valse-hésitation se répercute sur les gens qu'ils connaissent, qu'ils aiment, qui les aiment ou qui sont censés les aimer plus que nature. Et dans cet imbroglio, Kevin Smith, qui sait parfaitement comment les jeunes s'expriment et pensent, semble les laisser s'en sortir avec les seuls moyens du bord qu'ils possèdent encore: leur complète innocence et la totale honnêteté devant les surprises que réserve l'amour.

Plus qu'une vision nouvelle (et ultra-sincère) sur les amours gaies, **Chasing Amy** se permet de dresser, au milieu des ambivalences de chacun des personnages (et de l'hilarité de certains dialogues), un superbe portrait de jeune femme, de sa liberté, de ses choix et de son droit de commettre des erreurs, à condition, bien entendu, que ces erreurs soient reconnues, avant tout, par elle-même. Alyssa sort enrichie de sa relation avec Holden, bien plus par son audace à mettre sur le tapis tous ses petits défauts que par sa faculté à lui tenir tête. Quant à lui, créateur de bandes dessinées jusqu'au bout des ongles, romantique à l'excès, il fait passer sa fierté vaguement machiste avant les sentiments qu'il éprouve pour cette fille gouailleuse et piquante qui lui aura cependant apporté, pendant la longue année où ils ne se verront pas, l'inspiration, le renouveau et une façon inédite d'envisager ses futures relations amoureuses.

M.E.

CHASING AMY (À la conquête d'Amy)
États-Unis 1997, 111 minutes. **Réal.:** Kevin Smith — **Scén.:** Kevin Smith — **Photo:** David Klein — **Mont.:** Kevin Smith, Scott Mosier — **Mus.:** David Pirner — **Int.:** Ben Affleck (Holden), Joey Lauren Adams (Alyssa), Jason Lee (Banky), Dwight Ewell (Hooper), Jason Mewes (Jay), Kevin Smith (Silent Bob) — **Prod.:** Scott Mosier — **Dist.:** Alliance.

cielle). Dans **Clerks**, Heather Jones est la moucharde qui révèle à l'un des héros qu'il a été trompé par sa petite amie (en fait, qu'elle a déjà fait l'amour «avec 37 gars»). Dans **Mallrats**, Patricia («Trish the Dish») Jones a quinze ans mais cela ne l'empêche pas d'écrire un livre sur les mœurs sexuelles de son entourage (avec chapitres de travaux pratiques à l'appui). Dans **Chasing Amy**, Alyssa Jones, auteur de bandes dessinées, est une pseudo-lesbienne à la vie sexuelle (passée et présente) assez mouvementée.

Les analogies sont nombreuses dans les trois films, ce qui est assez fréquent pour un jeune cinéaste qui autorise carrément son imagination à prendre le chemin qui lui convient le mieux. Les sujets de ces histoires? Des aventures sentimentales et semi-professionnelles dans le cadre des années clés situées entre la fin des études secondaires et l'entrée dans l'âge adulte. Il s'en dégage une atmosphère d'air libre et pur, nullement pollué par les affres de la responsabilité et de l'engagement qui pourraient surgir à tout instant. Pour illustrer son propos, Smith se base sur les différentes étapes d'un questionnement post-adolescent pouvant mener à l'obsession la plus débridée. Les personnages, jusqu'au moindre figurant, se lancent à corps perdu dans des expériences de vie qui sont autant de tentatives (fructueuses ou pas) de se trouver et de se comprendre.

Le succès de **Clerks** (à Cannes et à Sundance, puis un peu partout en salles) fut gigantesque. Tourné en noir et blanc avec un budget dérisoire (27 000 dollars), **Clerks** osait faire le portrait de jeunes gens des années 90 qui n'appartenaient pas nécessairement à la génération X et qui ne s'empêchaient pas de jeter vaillamment au panier tout ce qui pouvait être qualifié de politiquement correct. C'est là que naquirent Jay et Silent Bob, les personnages sympathiques (parce que si véridiques) qu'on retrouvera dans les deux films subséquents. Jay est un parleur (et amateur de *pot*) invétéré et son comparse est une sorte de philosophe dont les propos brefs et directs se démarquent de ceux de Jay par leur véracité et une sorte de bonhomie qui encourage l'écoute. C'est Kevin Smith lui-même qui interprète le rôle de Silent Bob, le livreur de message, le cinéaste avouant par ailleurs avoir donné sa chance à l'écran à Jason Mewes (Jay) lorsque celui-ci lui a un jour raconté quelque chose de franchement comique.

Avec **Chasing Amy**, Kevin Smith redéfinit à sa façon la fameuse formule du *boy-meets-girl*, l'adaptant à une culture où tout, du moins sur le plan des sentiments, est possible. Grâce à des dialogues qui n'ont pas peur d'être provocants et un humour décapant à force d'être juste, le film efface l'insuccès de **Mallrats**, comédie *pour jeunes adultes* dont les petites vignettes ressemblaient à s'y méprendre au **Empire Records** d'Allan Moyle (1995).

Smith aborde donc des thèmes et des problèmes familiers, tout en s'entourant d'une équipe qui semble vouloir lui rester fidèle: ses acteurs (Joey Lauren Adams, Jason Lee), son producteur Scott Mosier et son chef-opérateur David Klein, tous deux compagnons de classe du temps où il étudiait à la Vancouver Film School.

Déjà, le jeune cinéaste est en train de mettre les bouchées doubles en participant à l'écriture de **Superman Lives** (en cours de tournage) et de deux émissions-télé. Il travaille également sur **Dogma**, son quatrième long métrage dont on sait seulement deux choses: 1. on y parle de religion organisée; 2. Jay et Silent Bob sont à nouveau de la partie.

LYNNE STOPKEWICH

Kissed (1996)

Elle a 33 ans (elle est née le 18 octobre 1963) et n'a peur de personne. Pas peur d'avoir mendié pour arrondir le budget nécessaire à la production de son premier long métrage. Pas peur d'avoir adapté à sa manière une nouvelle savamment dénichée dans une anthologie d'écrits érotiques féminins. Pas peur de raconter sa drôle d'histoire (qu'elle aime, c'est le cas de le dire, *à mort*). Pas peur d'utiliser l'interurbain pour finalement raconter à ses parents ce qu'elle avait toujours remis à plus tard: ce dont parle son film... et le fait qu'il ne s'agit pas d'un film d'horreur.

En fait, **Kissed** parle de quoi au juste?

KISSED

Pour son premier film, Lynne Stopkewich a décidé de frapper fort et de susciter la controverse. En adaptant une nouvelle de l'auteure canadienne-anglaise Barbara Gowdy, la jeune cinéaste de Vancouver aborde avec aplomb le thème de la nécrophilie, sujet encore tabou dans notre société, comme en fait foi le classement de la régie du cinéma (18 ans+, alors que **The English Patient**, malgré une scène de torture et des passages érotiques, obtenait un visa général).

Par ailleurs, **Kissed** dépeint la nécrophilie telle que vécue par une femme, ce qui va tout à fait à l'encontre des statistiques à l'effet que ce sont essentiellement des hommes qui s'adonnent à ces activités morbides. Avec de telles prémisses, on pouvait s'attendre à une œuvre dérangeante et insolite, mais on se doit de constater que l'exécution n'est pas vraiment à la hauteur du projet.

En premier lieu, il faut souligner la minceur cadavérique de l'intrigue. Tout le film porte exclusivement sur la fascination de Sandra pour les morts et les agissements de celle-ci destinés à satisfaire cette obsession (enterrement sensuel de petits animaux durant l'enfance, relations sexuelles avec des cadavres de jeunes hommes à l'âge adulte). Tout se passe comme si rien d'autre ne pouvait occuper son esprit, ce qui ne semble pas très crédible et, par le fait même, limite considérablement le propos du film. De la même façon, lorsque Sandra rencontre Matt, un jeune étudiant en médecine bien vivant, elle ne tarde pas à lui révéler sa secrète passion et se comporte, pour ainsi dire, en zombie avec lui. Il devient vite évident qu'elle ne peut vivre une relation amoureuse *normale*. Si bien que Matt ira jusqu'à se suicider pour espérer une ultime communion avec elle.

D'une fille de bonne famille qui découvre qu'elle est attirée par les cadavres, sexuellement s'entend, et qui éprouve des moments de grande passion lorsqu'elle leur fait l'amour. D'une fille qui se rend compte que la mort est aussi belle que la vie et que ses principes sur les relations affectives ne ressemblent en rien à ceux de ses contemporains. D'une fille qui accède, pourrait-on dire, à l'autre monde, par un chemin très peu fréquenté certes, mais possédant malgré tout un indicible charme.

Lynne Stopkewich ressemble peut-être à cette fille de bonne famille. Elle n'a toutefois jamais travaillé comme embaumeuse dans un salon funéraire comme l'héroïne de son film, ni ne s'est engagée (a-t-elle fait remarquer à plusieurs reprises) comme celle-ci dans de pures et solides relations d'outre-tombe. Son point commun avec Sandra, c'est la curiosité, une vibrante et lumineuse avidité de connaître et d'assimiler.

La cinéaste a grandi à Montréal, a fait des études de cinéma à l'Université Concordia et vit aujourd'hui en Colombie-Britannique. Adolescente à Montréal, Lynne est fascinée par le cinéma et réalise quelques films en Super-8 (le premier à l'âge de 12 ans). Plus tard, c'est à Concordia qu'elle met en scène ses premiers courts métrages, *The Flipped Wig* (la première visite chez le gynécologue sous forme de comédie musicale) et *The $3 Wash & Set* (comédie abstraite se déroulant dans un salon de beauté des années 60) qui remportent des prix à New York et San Francisco. Pendant trois ans, en tant que volontaire, elle sillonne les couloirs de l'Hôpital Général de Montréal avec son petit chariot à friandises pour patients et visiteurs. Lorsqu'elle obtient son diplôme de l'Université de Colombie-Britannique à Vancouver, elle entre dans le monde de la décoration cinématographique, notamment pour **The Grocer's Wife** de John Pozer (qui ouvrit la Semaine de la Critique à Cannes en 1992) et pour plusieurs autres films canadiens.

Molly Parker et Lynne Stopkewich

Une douzaine de petits films plus tard (*Dangerous Desire* et *Bulletproof Heart*, entre autres), elle s'apprête à réaliser *Notell Motel* lorsqu'elle tombe par hasard sur l'ouvrage *The Girl Wants To*, une anthologie de nouvelles dans laquelle elle découvre *We So Seldom Look on Love* de la Canadienne Barbara Gowdy. C'est le coup de foudre, un choc émotionnel comparable à celui que vivra sa future héroïne. Elle en achète immédiatement les droits cinématographiques.

Le tournage de **Kissed** (vingt-quatre jours en septembre et octobre 1994) se fait à Vancouver alors qu'une trentaine d'autres productions sont en cours et que le budget est recueilli à diverses sources, dont les parents et les amis.

«J'aime l'idée que la nécrophilie soit re-présentée par une femme, admet Lynne Stopkewich. Étant donné que les hommes au cinéma sont généralement présentés comme agresseurs sexuels, une femme possédant le contrôle de sa propre sexualité était un thème que je voulais développer, en dépit de la nature non conventionnelle de sa passion. De plus, le sexe et la mort ont toujours été intimement liés et ont fait l'objet de plusieurs études sérieuses. C'est une combinaison un peu explosive, un peu tabou, parce qu'en fait, avec le sexe et la mort, on tire les mêmes ficelles: sentiment de profonde union, perte de soi et sens du sacré. Ce sont finalement les deux éléments les plus puissants et les plus mystérieux de l'expérience humaine.»

Avec **Kissed**, Lynne Stopkewich essaie de prouver que nous ne comprendrons jamais tout ce qui nous arrive dans l'univers, pourquoi, vivants, nous en faisons partie, et ce qui nous arrive après la mort. Exploration d'une fascination, pareille à celle que l'on éprouve devant une œuvre d'art. Et la cinéaste nous fait partager cette fascination autant que possible. Tout comme dans son *Soul Tone Poem*, son court poème vidéo sur l'artiste canadienne Jan Wade qui passe à intervalles réguliers sur le canal Bravo! **S**

Maurice Elia

Compte tenu de l'importance de la mort dans le film, cette conclusion se devine aisément et émousse ainsi rapidement l'intérêt. C'est également le cas des séquences d'accouplement entre Sandra et ses macchabées, devenues vite répétitives, d'autant plus que les commentaires en voix off de la principale intéressée ne parviennent pas toujours à nous convaincre du caractère mystique et métaphysique de cette expérience sexuelle. D'autre part, bien qu'elle soit consciente que cette obsession est plus forte qu'elle et donc, l'empêche de vivre véritablement, Sandra continue à s'y complaire de façon plutôt malsaine.

Si certains critiques ont vu dans **Kissed** une comédie noire, pour ma part j'y ai vu au contraire un film qui traite son sujet avec un grand sérieux, voire avec solennité, alors qu'un plus grand détachement aurait été de rigueur. La mise en scène fait montre de beaucoup de sagesse et de retenue, si bien que le spectacle s'avère au fond bien inoffensif et rarement provocateur. On se doit toutefois de mentionner l'intensité de l'interprétation de la nouvelle venue Molly Parker, une comédienne promise à un brillant avenir.

Louis-Paul Rioux

KISSED (Extase)
1996, 78 minutes — **Réal.:** Lynne Stopkewich — **Scén.:** Angus Fraser, Lynne Stopkewich, d'après une nouvelle de Barbara Gowdy — **Photo:** Gregory Middleton — **Mont.:** John Pozer, Peter Roeck, Lynne Stopkewich — **Mus.:** Don MacDonald — **Int.:** Molly Parker (Sandra Larson), Peter Outerbridge (Matt), Jay Brazeau (m. Wallis), Natasha Morley (Sandra jeune), Jessie Winter Mudie (Carol), Joe Maffei (le professeur de biologie), John Pozer (un cadavre) — **Prod.:** Dean English, Lynne Stopkewich — **Dist.:** Malofilm.